

LETTRE D'AMOUR AU TERRITOIRE

TRADUIT PAR ARIANNE DES ROCHERS



JOSHUA WHITEHEAD

Le territoire – parent, amant, esprit, mère, tante – a façonné le corps autochtone. Joshua Whitehead cartographie avec sensualité et joie la relation entre corps et territoire, bouleversant les idées reçues sur l'identité autochtone, les traumatismes de l'histoire, la santé mentale et la guérison.

MÉMOIRE



D'ENCRIER

**IL NE FAUT
PAS OUBLIER
QU'ON PEUT
MANGER
LES HISTOIRES
COMME ON MANGE
LES CORPS.**

MÉMOIRE 
D'ENCRER

1260, RUE BÉLANGER – BUREAU 201
MONTREAL, QUÉBEC H2S 1H9

INFO@MEMOIRENCRER.COM
MEMOIRENCRER.COM

LETTRE D'AMOUR AU TERRITOIRE

LETTRE D'AMOUR AU TERRITOIRE



JOSHUA WHITEHEAD

TRADUIT PAR ARIANNE DES ROCHERS

DU MÊME AUTEUR EN FRANÇAIS

Jonny Appleseed (roman)
Montréal, Mémoire d'encrier, 2019; 2024
(Legba format poche)

Le territoire – parent, amant, esprit, mère, tante – a façonné le corps autochtone. Joshua Whitehead cartographie avec sensualité et joie la relation entre corps et territoire, bouleversant les idées reçues sur l'identité autochtone, les traumatismes de l'histoire, la santé mentale et la guérison. Voyage intérieur, auto-enracinement, Joshua Whitehead creuse son corps et ses angoisses. Émerge une nouvelle narration où la perte et la souffrance sont autant d'étapes vers la transformation de soi.

Poète et romancier bispirituel, **JOSHUA WHITEHEAD** est membre oji-cri/nehiyaw de la Première Nation de Peguis, au Manitoba. Il est l'auteur du roman primé *Jonny Appleseed*, publié chez Mémoire d'encrier en 2019, dont l'édition originale a été finaliste au Prix du Gouverneur Général et sélectionnée pour le prestigieux Prix Giller. Joshua Whitehead est également l'auteur du recueil de poésie *Full-Metal Indigiqueer* (Talonbooks, 2017).

ARIANNE DES ROCHERS est traductrice et professeure à l'Université de Moncton, au Nouveau-Brunswick.

TABLE

QUI APPELLE LES CHIENS ERRANTS <i>ERRANTS</i> ?	13
MON CORPS EST UN ARRIÈRE-PAYS	21
DE L'EKPHRASIS	43
UNE GÉOGRAPHIE DE BLESSURES QUEER	51
L'ANNÉE EN JEUX VIDÉO	65
L'ÉCRITURE COMME CICATRICE	77
JE POSSÈDE UN CORPS QUI VEUT BRISER	111
MATANTE EST UN CARCAJOU	129
L'ARBRE DE JOSUÉ	149
LE MANGE-DOULEUR	177

En passant, je te pardonne.

Brandi Carlile, *By the Way, I Forgive You*

*Personne ne me l'a demandé, mais j'ai voulu veiller sur
ce qui mourait partout, pour apprendre comment prendre
soin d'une phrase qui saigne.*

Billy-Ray Belcourt, *Histoire de mon corps bref*,
traduit par Arianne Des Rochers et Olivia Tapiero

*Du temps en sursis et un monde en sursis et des yeux en
sursis pour le pleurer.*

Cormac McCarthy, *La route*,
traduit par François Hirsch

Note sur la traduction

Certains mots et expressions en langue crie ne sont délibérément pas traduits tout au long de ce livre. Nous invitons les lecteurs désireux d'aller à la rencontre de la langue crie à consulter des ressources en ligne, comme les dictionnaires itwewina.altlab.app (cri-anglais) et dictionary.eastcree.org (cri-français).

NDN est un acronyme formé des trois consonnes du mot « Indien », employé dans l'histoire du Canada pour nommer les Premiers Peuples de l'Île de la Tortue. Il constitue un effort explicite de réclamation de ce qualificatif offensant, par et pour les gens qu'il désigne.

La traduction a été effectuée en étroite collaboration avec l'auteur. La traductrice le remercie pour sa présence, sa confiance et sa lumière.

**QUI APPELLE LES CHIENS
ERRANTS *ERRANTS* ?**

Je suis en train de lire *Un bref instant de splendeur* d’Ocean Vuong et je laisse les mots me trouver parce que le corps sait toujours mieux que l’esprit ; les muscles se souviennent, ils sont témoins, comme les arbres, des mystères dissimulés dans leurs cernes, et je pleure comme un saule, mes larmes sont des semences et mes cheveux dégoulinent de sel (c’est de là que vient mon nom, tu vois ?). Ou encore, considère que le cambium des arbres peut déformer poliment une balle de fusil, faire place à la blessure dans la structure de son être, se couronner de flore – et je chante comme un passereau. Ocean me demande : « Qui perd-on dans l’histoire qu’on se raconte nous-mêmes ? Qui perd-on en nous-mêmes ? Raconter une histoire, après tout, c’est un peu comme avaler. » Je te demande de ressentir les racines de moi, écosystème de douleur – je suis anthropoïde dans le désert de mon être. Sens-tu à quel point les vents ont asséché mes vrilles ? Nourris-moi, donne-moi à boire, prends soin de moi. Ce serait mentir que d’omettre de dire que je veux moi aussi t’avalier dans cette histoire que j’appelle essai, cet essai que j’appelle subsistance, cette vie que je prétends mienne. Je rabats le coin de la page d’Ocean, le pli me rappelle une oreille de chien ; je transforme l’histoire en animal, suis à la recherche d’un état sauvage dans le geste d’être sauvage ; moi, ici, un chien errant, un chien de réserve. Ça fait des lustres que je ne t’ai pas vu, ce qui est une autre façon de dire que ça fait des lustres que je ne me suis pas vu.

Je suis assis sur les collines de Dover, un endroit auquel je m’accroche trop fort ces jours-ci ; le soleil d’après-midi me lèche les épaules, un massage pour les entailles du moi-enfant que j’héberge toujours en moi, et que je commence à peine à trouver de nouveau – un rêve ancestral, sauvage. Des passants se promènent autour, m’observent : je suis assis, seul, pieds nus caressant les herbes des Prairies et les chardons, dont les piqûres ignorent la largeur de la plante de mes pieds. Je ne peux être blessé à ce moment précis, ou plutôt, je ne peux me permettre de l’être. Je tire sur une cigarette, condense la fumée autour de mon cou, qui se souvient d’une dentelle de doigts autour de lui – un piège à doigts, un bâillon, mais juste pour rire. Je laisse la fumée consumer

les huiles de tes paumes, qui s'enfoncent loin en moi. J'écoute Maggie Rogers chanter *Back in My Body* sur repeat, les joues tournées vers le soleil. Je laisse pîsim les transformer en roses à force de les embrasser et j'éclos comme une fleur ; toi, une pie-grièche pour mes étamines. Je me prends comme si j'étais un bébé, jambes nues aux poils minces remontées contre mon torse : moi, un papoose. À propos de ceux qui s'arrêtent pour observer impudiquement un NDN assis seul dans l'herbe haute, l'autre « tu » de cette histoire me texte : « Ils sont juste époustouflés par ta beauté dans le soleil. » Je te réponds que si c'est le cas, c'est juste pour moi cette fois – aujourd'hui, je suis majesté et mon corps est une corne d'abondance vivante. Je mange mes propres graines – ce qui ne revient pas à dire que je me digère moi-même, pour une fois, mais plutôt, que je fais de ma douleur un nutriment, que je suis ouroborique. Mes cheveux, pour lesquels je m'inspire de Steve Harrington, s'agitent dans le vent, au point où je ressemble à Méduse dans la lueur de Mohkinstsis. Je regarde tous les « tu » qui m'ont fait du mal, petits ou grands, et je vous change en pierre, vous transporte comme de la bile dans la vésicule de mon être et vous expulse dans le magnifique délice d'une excrétion bien méritée. Je suis un corps qui n'a besoin d'appartenir à personne. Plutôt, on me doit quelque chose, et aucun homme ne peut consommer, et encore moins contenir, la pluralité se trouvant dans cette fermeture éclair qui me sert de corps. Ce que j'essaie de dire, c'est peut-être qu'ici, dans ce champ, mes cheveux un zéphyr de destruction, je deviens âtim, chien, délivré de la maison-prison du maintenant, et je renvoie à cette maison de chiens ses jappements d'horreur tout en me reposant au sein de ses multitudes.

À ce moment précis je suis chien de réserve, spectacle vicieux.

Je lis souvent des articles sur les chiens errants dans les réserves, sur comment les moniyâw les attirent dans leurs voitures avec du beef jerky, les kidnappent et les transplantent en banlieue. Je pense à mes trois sœurs, qu'on a jetées dans un chaudron de soupe. Je les cherche ; les as-tu mangées ? J'imagine tous ces chiens de réserve, attachés sur la banquette arrière d'une Volvo, à observer l'horizon s'éloigner, et

leur famille qui hurle le soir venu « Où c'que t'es, bâtard ? ». Dans cette scène, je suis le chien errant et toi, le conducteur, un soir de canicule en juillet, en plein Stampede à Calgary. La vitre des fenêtres transpire, et ma langue halète en quête d'humidité. Ma peau veut désespérément qu'on la touche, mais, comme celle d'une grenouille, elle suinte quand tu passes ta main sur mon dos. Tu m'empoignes par la laisse que tu as imposée à mon cou, me gardes près de toi, mes moustaches qui se retroussent devant ton haleine rance, ta langue qui empeste la fermentation. Je suis ma propre muselière. Tu me promets l'amitié et je m'incline devant ta générosité hypocrite, mais seulement parce que la ville est une ténèbre et qu'il ne faudrait pas que tipîskaw pîsim m'aperçoive ici. Déjà, je stratégise ma survivabilité parmi les bâtisses abandonnées telles des spectres que j'observe dans les périphéries de ma vision, parce qu'on m'a appris à te regarder droit dans les yeux. La main refermée sur mon collier, tu t'accroches à moi avec la puissance d'un relieur de livres – même cet assemblage de sons dégouline de violence, et je suis mouillé d'encre. Quand tu as fini, tu me promets une demeure, et j'en déduis que tu veux ma perte, que ta demeure est une chambre de torture, une cage, un enclos, le poids terrible des fourrières. Ton corps purgé, tu souris d'un rictus goulu, et je patte la porte de ton véhicule, me sauve dans la nuit. Je suis indomptable dans cette joie, ayant échappé aux tourments de la captivité et survécu, m'échappant vers la sécurité d'un moi transformé. J'entre dans le vomitorium que je suis et je lacère une rupture, j'en lèche le roux salé jusqu'à la moelle pour mâcher les os de toi. Je hurle à l'intention de ma famille, qui accourt à mes côtés. Ne me sous-estime pas, wendigo, j'ai broyé de mes dents des hommes bien plus grands que toi, renversé des monuments, pissé sur des vaisseaux amiraux, et t'es rien que six pouces d'homme qui prétendent en être dix. Ensemble, en meute, on fracture les os, transforme le calcium en gibelotte. On te lègue la mort hilare, un syndrome soudain, une nécrose lente.

« C'est deadly », qu'on dit, « mortel ». Et je m'arrête dans ma routine, réfléchis, et me demande : pourquoi est-ce qu'on dit « deadly »

pour décrire un accomplissement ou une fierté, pourquoi est-ce qu'il faut inhumer le succès NDN dans la verbosité de la mort ? Je ne partage pas ma réflexion avec ma meute, cela dit, parce que je préfère ne pas remettre en question ceux qui me sauvent continuellement, même si parfois ils me réprovent aussi. Ma famille me ramène à la réserve, et on s'installe dans les longues herbes des Prairies, s'enlace dans une boule de fourrure et de poussière, nos bouches qui salivent une rivière d'écume. Mes proches lèchent mes conduits de leurs langues en cuir souple et poncé, blottissent leurs nez les uns contre les autres, dorment côte à côte : voilà comment survit un chien errant.

La circularité de la deuxième personne m'étrangle : qui est ce « tu » auquel je m'adresse ? Et je mentirais si je ne disais pas : tu me manques depuis toujours. Tu changes de forme, mon homme – ou est-ce moi qui me métamorphose ? Ici, dans mon lit, sous la canopée de la vigne et la guirlande de lumières, je suis à côté d'un « tu » dont le torse brille d'une gloire similaire, toison d'esprit, matelas de pissenlits, et je broute doucement, régurgitant – est-ce bien toi derrière ce « tu » dans mes draps quand je me déverse entre ses cuisses ?

Je ne fais toujours l'amour qu'à moi-même, n'est-ce pas ?

Que signifie la solitude aux yeux d'un chien de réserve qui s'est pris la patte dans un piège de trappeur ? Regarde autour de toi, me diront mes ancêtres, regarde l'immensité de ce que tu appelles vivre, regarde là où ta peau s'égrène dans le vent et se réduit en nourriture, là où l'un de tes follicules pileux éclot en pissenlit, là où tu transpires un nectar sucré. La solitude, diront-ils, est synonyme d'être déçu, non pas par nos relations, car celles-ci sont abondantes et que tu as faim, mais par le rejet de ce qui est honnête. L'honnêteté, diront-ils, est partout autour de toi, et voilà les relations qui détectent le rejet. Espère les têtes violettes, l'honnêteté, *Lunaria annua*, ces pièces de monnaie argentées qui cliquettent dans la brise – l'écologie est sa propre économie. L'honnêteté, cette fleur magnifique dont les racines ressemblent à des doigts dans la terre – enroule-toi autour d'elle, fonds-toi dans ses cellules, pénètre de tes doigts la boue mouillée, et creuse dans la terre

de moi. Est-ce que toi aussi, tu t’y vois ? Les racines souterraines forment un réseau d’hyperliens, et je suis anachronique – tu es vivace, et ce concept que tu appelles temporalité est une oralité. Je te dis que je suis à la recherche du chiot en moi, celui qui ne connaît pas la honte. Et je regarde mon ventre, mes bras, mes épaules, je vois les égratignures d’un chiot trop rough avec sa mère. Je suis brave dans mon indomptabilité, ce qui revient à dire que je ne suis plus un chien de réserve. Plutôt, je suis celui qu’on a sorti de la servitude propre à la civilité, et je retourne dans l’arrière-pays de qui je suis : le moi-enfant, le moi-aîné, le moi-présent qui font des pas de danse vigoureux et circulaires dans cette fosse que j’appelle pimatisowin, le geste de vivre. J’aime le moi que je deviens dans l’oralité. C’est juste que – qu’est-ce qui m’empêche de l’incarner au-delà de la page, au juste ? Je suis en rétrograde, et cet essai est le témoin de toutes les choses que j’ai deuil de te dire.

Ne t’attends pas à trop de ma part, car je suis lentement en train de mourir, et que tu as payé pour en être témoin.

Dans la tentative de fuite qu’est le présent essai, je joue un rôle et je joue le jeu. Maggie Rogers chante « tout le monde autour de moi me dit, comme tu dois être heureuse »¹ dans mes AirPods, et pourtant me voilà, homme-marguerite, sans cesse attiré par la lumière de toi, l’interpellation de la deuxième personne. Les autres « tu » de cette histoire mangent les miettes dans la paume de moi, comme un chancre, un verre, un érable, le bois franc de ma structure. Les trous de balle me désintègrent, ici, à ce moment précis : tu vois la façon dont les alinéas tricotent l’oralité de ma temporalité ? Je pense à tout ce que j’ai donné à cette histoire : je constate à quel point je me suis imbibé dans tes planchers, dans les coutures en zigzag de tes vêtements qui présentent la toison sur ton torse comme un bouquet. Mais quand je retourne au tombeau de l’histoire qui est le mien, je ne vois rien de toi sauf une galerie de lacérations d’ongles qui crient : « remplis-moi, plie-moi, lis-moi ».

1. « Everyone around me saying you should be so happy now. »

Je fais les cent pas dans mon appartement pendant des heures, seul, en écoutant Rufus Wainwright chanter *Dinner at Eight*, dans l'espoir d'entendre, à l'autre bout du stationnement, une lamentation de ta part qui me confirmera que j'occupe moi aussi une part de signification dans la vie que tu vis désormais. Je retrouve une roche que j'avais mise dans ma poche pendant un moment de tendresse qu'on avait partagé, un memento trouvé au fond de la sîpîy Bow, toute rougeoyante et lissée grâce au soliloque rocheux de sa mère et de toutes ses tantes. Et dans mon brouillard de folie, je la frappe contre ma coquille d'ormeau, cercueil de médecine, corbillard de méditation, j'essaie d'en faire jaillir des étincelles et de devenir sacré dans la fumée – je supplie Créateurice d'aller mieux parce que je suis affaibli dans cet état et que la racine de moi, mon seul visage capable de sourire ces jours-ci, meurt de s'envoler dans un dernier soupir comme un linceul pour m'insuffler une rigueur, me transformer en ciel rouge. Et pourtant, je frappe aussi mon silex sous les directives de Rufus afin de briser cette forme pronominale, ce « tu », d'en dévoiler les racines à lui aussi, d'inspecter fondamentalement ce « tu », ce granit de deuils, de déterminer sa valeur non pas écologique, mais bien sentimentale à mes yeux. Au lieu, je me brise moi, parce que ce « tu » est un simulacre, et que je me bute à la vérité.

N'est-ce pas là l'ironie de l'écriture? Ce « tu » que je m'acharne à invoquer est multiple, du verre cassé en mille morceaux, et je n'ai toujours parlé qu'à moi-même. Au lieu, quand je reviens à la vieille maison, à la réserve, je m'assois parmi les chiens errants, leur haleine de moulée et leurs gouttes de pisser, je leur demande de me tenir compagnie. Je conçois les chiens de réserve comme des enseignants, les chiens de réserve comme des prophètes, les chiens de réserve comme une promesse d'avenir grandiose grâce à la métaphore de leurs corps, de leurs histoires, de leurs fourrures déchirées et de leurs dents pourries dans les traces apocalyptiques que l'on traque. Quant à moi, ici, maintenant, je cherche la bonne maison, à la fois dans leurs peaux et dans la mienne – et je me fais l'écho de l'étourneau.

MON CORPS EST UN ARRIÈRE-PAYS